

Le risque du chemin perdu

Anne Le Bihan

DANS **PSYCHANALYSE** 2014/3 (N° 31), PAGES 127 À 131
ÉDITIONS ÉRÈS

ISSN 1770-0078

ISBN 9782749242033

DOI 10.3917/psy.031.0125

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-psychanalyse-2014-3-page-127.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Le risque du chemin perdu

Anne LE BIHAN

Je dois au prochain spectacle du cirque Plume, intitulé *Tempus fugit ? Une balade sur le chemin perdu*, mon titre et la découverte d'une signification nouvelle. Je cite l'argument du spectacle : « "Le chemin perdu" est un terme d'horlogerie qui qualifie, dans le système d'échappement d'une horloge comtoise, l'espace compris entre les deux pointes de l'ancre, appelées le repos et la chute. En plus clair, le chemin perdu, c'est l'espace entre le tic et le tac. [...] »

Je me saisis de cette signification horlogère du « chemin perdu » pour vous dire quelque chose de ce qu'est une psychanalyse. Le plaisir que cette signification m'a procuré, plaisir de la simple découverte et sentiment qu'avec elle un peu de poésie est ajouté au monde, que l'imaginaire s'en trouve changé, y a sa part. Au-delà de ce motif, personnel mais peut-être aussi partagé, elle me paraît constituer une métaphore heureuse et féconde de ce qu'est l'expérience d'une analyse. Métaphore banale, objecterez-vous peut-être ? L'écrivain et poète Borges ne les dédaignait pas. Dans un entretien radiophonique avec Georges Charbonnier, en 1965, il dit que les métaphores les plus banales sont pour lui de vraies métaphores, car tout homme sent de cette façon-là à un moment de sa vie.

L'entrée en analyse ne coïncide pas toujours avec la première rencontre avec un analyste, ni avec la première séance. Ce moment marque un franchissement, une pointe, sans aucun doute, mais elle a parfois commencé bien plus tôt ; de nombreux analysants nous confient y penser depuis longtemps, des mois, des années parfois.

Les premiers mots adressés à l'analyste disent souvent le chemin perdu : « Je ne me reconnais plus, ce n'est plus moi, j'étais aventurier avant, je suis vide et perdu aujourd'hui », « Je suis paumé, perdu », « Je ne sais plus où j'en suis », « J'étais décidée dans la vie, je ne sais plus ce que je veux ». Jusque-là, le sujet suivait son bonhomme de chemin, bon an mal an, selon le principe de Itzig, le cavalier du dimanche, cette image qu'aimait Freud pour dire ce qu'est l'inconscient pour un sujet :

« Où vas-tu donc, Itzig ? »

– Est-ce que je sais ? Demande au cheval. »

L'inconscient est en effet un guide pour le sujet, et dans le même mouvement guide et assujettissement, autrement dit chemin perdu. En termes moins imagés, Lacan ne dit pas autre chose que Freud : « C'est ça l'inconscient, on est guidé par des mots auxquels on ne comprend rien. » Il annonce, à partir de là, logiquement, ce que l'on peut espérer d'une psychanalyse : « Tirer au clair l'inconscient dont vous êtes sujet. »

Lorsqu'il dit sa perte, le sujet dit qu'il ne peut plus aller dans la vie selon son chemin perdu, nom de ce chemin déjà tracé, trop bien tracé, tracé avant lui, nom du destin que lui fait son inconscient. Désorienté, le sujet a perdu ses anciennes attaches. La boussole de son fantasme, affolée, ne lui indique plus le chemin à suivre. Le sujet n'a rien perdu d'autre que son chemin perdu, mais il faut sans doute être sorti, d'une façon ou d'une autre, de ce chemin perdu, sous l'effet d'un bouleversement majeur ou aussi bien d'une infime bousculade, pour se risquer à l'aventure d'une analyse.

Cela est bien connu : le sujet qui entre en analyse s'entend énoncer – c'est un commandement – la règle fondamentale de l'association libre. Il s'agit de « dire ce qui vient à l'esprit », de « dire les conneries qui nous jurent comme ça », de « se vouer à la dérive du langage ». Cette règle n'est en rien arbitraire : l'association libre se révèle être « liée », liée voulant dire ici que rien du bavardage du sujet n'échappe aux concaténations signifiantes, les lois du langage étant aussi celles de l'inconscient. La position du sujet qui accepte de se plier à la consigne et de consentir à cette pratique est singulière. Dans le séminaire *L'acte analytique*, Lacan la caractérise de deux termes : démission et abdication. Citons-le : « L'exercice d'un tel sujet est de se soumettre à l'épreuve de sa propre démission » ; « Le psychanalysant fait un choix d'abdication, de s'éprouver aux effets de langage. » Aucun de ces deux mots n'est en grande faveur dans le monde. Il faut donc se souvenir qu'ils ne sont pas à entendre dans leur sens mondain et rappeler qu'une telle expérience subjective est sans pareille et n'a pas de précédent ; elle naît avec la psychanalyse.

Ce consentement à la démission et à l'abdication est un choix du sujet et le choix d'un risque, le risque de se perdre dans sa parole, de ne pas trouver son assise dans ce qu'il dit, de ne pas s'y reconnaître. On trouve beaucoup de notations très précieuses dans le texte « Les lieux d'une ruse » que Georges Perec a écrit après quatre ans d'analyse, une analyse menée à bien, une analyse finie. Celle-ci à peine terminée, Perec est assailli par le désir d'écrire « ce qui avait eu lieu ». Il pose d'emblée le postulat de l'équivalence, pour lui, et comme ce qui fut en jeu dans sa cure, de la parole et de l'écriture. Les quinze mois de l'écriture de ce texte, pendant lesquels il s'embrouille et s'enlise, ces quinze mois d'excuse sont, écrit-il, « comme des souvenirs de ces séances amorphes où [il avait] cette sensation innommable d'être une machine à mouder des mots sans poids ». Perec a recours plusieurs fois, dans cet écrit, à la métaphore du

chemin. Le plus précieux pour nous ici est ce qu'il découvre et ce qu'il consent, à la fin, à admettre.

Il découvre quel fut le mouvement qui lui a permis la sortie, « l'accès à [son] histoire et à [sa] voix », et qui fut, écrit-il, « celui de l'analyse elle-même ». C'est dire que le chemin perdu, le piétinement ne fait pas seulement partie de l'analyse, mais qu'il est l'analyse elle-même. Le chemin de la parole analysante fut le parcours du chemin perdu, qui est la même chose que le parcours des « chemins trop bien balisés ». Le consentement à la dérive du langage, aux signifiants laissés à leurs jeux, produit une érosion qui à son tour permet un mouvement de retour où advient un dire qui signe la sortie. « Il fallait que je revienne sur mes pas, que je refasse ce chemin parcouru dont j'avais brisé tous les fils. »

Ce qu'il admet est d'un autre ordre, mais n'est pas en dehors de notre propos. Perec révèle dans « Les lieux d'une ruse » une pratique concernant ses rêves, en lien avec son métier d'écrivain. Bien avant son entrée en analyse, il s'était mis à noter tous ses rêves, au point qu'ils lui venaient « tout écrits dans la main, y compris leurs titres ». L'analyse le conduit à renoncer à une croyance, croyance selon laquelle ses rêves seraient « la voie royale », c'est-à-dire la voie par où l'illumination lui serait donnée, la voie qui lui aurait donné accès à sa voix d'écrivain, sans le détour par l'analyse. À la fin de son analyse, il finit par admettre – tels sont ses termes – qu'ils n'étaient « eux aussi que chemins tortueux [l']éloignant chaque fois davantage d'une reconnaissance de [lui]-même ». Comment mieux dire que passer et repasser par le chemin perdu est le passage obligé pour devenir un peu moins étranger à soi ?

Au-delà de l'expérience de l'analyse elle-même, de l'expérience vécue, éprouvée, qu'est-ce qui en fonde la possibilité ? Deux choses, à mon sens, que je choisis d'accrocher ici, et que je retiens de Lacan : il y a du sens, mais il n'y a pas de sens commun, et il n'y a pas d'impasse commune. « Ce que démontre le travail de l'inconscient, c'est qu'il n'y a de vérité à répondre du malaise que particulière à chacun de ceux que j'appelle parlêtres. Il n'y a pas là d'impasse commune ¹. » « Je ne crois absolument pas au sens commun ; il y a du sens mais il n'y en a pas de commun [...]. Pas un seul d'entre vous qui m'entende dans le même sens ². »

Il y a malaise, de structure, pour tout sujet qui parle, « impasse sexuelle » qui n'est pas de conjoncture mais provient d'un impossible pour tous, mais il n'y a pas plus, du point de vue de l'inconscient, d'« impasse commune » qu'il n'y a de « sens commun ».

1. J. Lacan, Séminaire *Dissolution*, 15 janvier 1980, intervention publiée dans le journal *Le monde* du 26 janvier 1980.

2. J. Lacan, *Je parle aux murs*, 6 janvier 1972.

Outre qu'il apporte un coup de vent réjouissant dans l'air de notre temps, ce « pas d'impasse commune » est, à mon sens, décisif : la possibilité et la subversion de la psychanalyse se tiennent là, car là s'ouvre l'espace d'un lien inédit, l'espace du lien analytique, et là s'entrouvre la chance d'un avènement inédit pour le sujet. À partir de la négation d'une communauté d'impasse, d'un « tous dans la même impasse » ou « la même impasse pour tous », s'ouvre l'espace d'une sortie, au un par un sans doute, mais pas sans la considération des autres. Espace d'une sortie, à condition de ne pas faire l'impasse sur l'impasse, ou plutôt les impasses – impasse du « travail en pure perte de la névrose », impasse sexuelle, impasse dans l'amour –, car l'impasse est chance de toucher quelque chose d'un réel. Impasse où il y a à s'aventurer, qui se démontre de l'expérience analytique, mais qui n'est ni le dernier ni le maître mot dans l'expérience et dans la théorie analytiques.

À quoi tient ce « pas d'impasse commune » ? Il tient, il me semble, à l'inconscient, bien sûr, et à un objet, dit objet *a*. Cet objet, dit « *a* » par Lacan, a des précédents théoriques dans la doctrine analytique. Lacan a commencé par marquer que le sujet et l'être, cela faisait deux. Divisé par le signifiant, le sujet l'est aussi par l'objet : double division donc, refente du sujet par le signifiant, fading – évanouissement – du sujet par l'objet. Cet objet est biface : à la fois ce qui cause la division du sujet, et cause le désir, et ce qui s'offre à colmater la brèche. L'aliénation du sujet par le signifiant, l'infinie dérive signifiante, la fuite du sens trouve un point d'arrêt dans cet objet et ses substances épisodiques (fèces, sein, voix, regard), objet qui peut fonctionner à la fois comme équivalent de la jouissance et comme lieu de sa capture. « La force de chacun », dit Lacan, tient à l'attache, au lien particulier de chacun à un objet.

« Ce qui fait la force de l'objet *a* et du même coup la force de chacun d'entre vous en particulier, c'est que l'objet *a* est tout à fait étranger à la question du sens. Le sens est une petite peinturlure rajoutée sur cet objet *a* avec lequel vous avez chacun votre *attache* particulière³. » Cette attache particulière, ce lien particulier de chacun avec « *a* » fait qu'au malaise structural pour tous ne répond pas « impasse commune », pas plus que « sens commun ».

L'expérience d'une analyse ne fait pas au sujet promesse d'en être, au terme, « changé en soi-même », « identique à soi », devenir promis par l'éternité seule, c'est-à-dire par la mort. Le lien à soi-même est d'une autre teneur. L'objet « *a* », cet objet avec lequel le sujet a une attache particulière, n'est pas « connu » ; il n'y a pas de rapport de connaissance possible avec cet objet. Mais la production dans la cure de cet objet particulier à chacun peut ouvrir à une vie plus vive pour un sujet arrimé à quelque chose de lui-même. « Référence plus enracinante pour le sujet que n'importe quelle autre relation », écrit Lacan dans le séminaire *L'angoisse*. Une telle attache arrête la

3. *Ibid.*

dérive, permet la sortie du chemin perdu, qui est aussi bien celui dont s'assurait le cavalier du dimanche que celui qu'a emprunté l'analysant. L'analysant, toutefois, ne l'a pas emprunté en pure perte, si comme pour Perec ce jour-là advient : « Ce jour-là, l'analyste entendit ce que j'avais à lui dire, ce que, pendant quatre ans, il avait écouté sans l'entendre, pour cette simple raison que je ne lui disais pas, que je ne me le disais pas. »